Zeitschrift: Aînés : mensuel pour une retraite plus heureuse
Herausgeber: Aînés
Band: 9 (1979)
Heft: 9

Artikel: Fable pour petits et grands : le ver de terre et la poule
Autor: Brosset, L.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-830044

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 08.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

comme la mienne: nous sommes repoussés dans le rang, mais pas inutiles.» Ses yeux se mouillèrent et il reprit: «Mon œuvre n'existe plus pour le monde, mais elle a procréé, elle a contribué à la marche de l'art. D'autres que moi perceront, d'autres que moi ne brûleront pas vivants!» Puis, pour ne pas s'attendrir, il m'invita à sortir.
Cette raison me paraissait encore plus fragile que l'autre, celle des heures qu'il avait passé à peindre et qui étaient sauvées. Masque encore plus fragile, plus transparent, qu'il appliquait maladroitement sur son visage de vieil homme touché à mort. J'eus tant voulu le soulager, lui frotter une fois pour toutes la gueule de lumière... et disparaître!
J'étais exaspéré, je ne disais rien. Nous regardâmes longtemps la clarté d'après-midi sur les vignes, sur les montagnes usées. Au point de tristesse où j'en étais, je pouvais lui relater ma rencontre de ce matin. Je le fis. Puis je lui demandai s'il connaissait cet individu. Il me répondit: «Oui, je le connais, c'est lui qui a fait le coup.» Alors, je le pris par le col de sa veste et sans le secouer, de peur de le briser, mais avec une immense tension intérieure, je le sommai de s'expliquer: pourquoi ne l'avoir pas dénoncé, pourquoi me laisser piétiner, pourquoi, enfin, ne pas crier au secours! Il détacha mes mains de son habit, comme il l'eût fait de feuilles mortes, puis murmura: «Il n'a pas tous ses esprits. Le mal l'a attiré. Mais nous aussi, nous participons du mal...» Comme je ne comprenais pas: «Croyez-vous que je serais moins malheureux s'il était en prison?»
Il avait une tête de religieux. Ses yeux riaient et lui mangeaient la face. Il avait réponse à tout.
Je me retirai et sans y penser, je murmurai: «Le mauvais ange...» C'était le titre du tableau, titre dont je venais de me souvenir. Il me parut qu'il se cassait un peu, qu'il se cramponnait à la barrière. Ou était-ce la lumière du soir, ou ma fatigue? Je ne voulais pas le savoir. J'en avais assez.

— Pourquoi les crois-tu mariés ?
— Ben ! ... Ils se disputent !
(Dessin de Padry-Cosmopress)

Le lendemain matin, je me promis d'obtenir une explication puis de rentrer chez moi.

. . . . . .

Horrible! Sans moi il se tuait! Quand je suis arrivé, il n'était pas dans son jardin. La porte du cellier était entrouverte. J'ai pris peur. J'ai forcé cette porte, le cœur battant. Rien. Puis, à gauche, quelque chose, quelqu'un a remué. J'ai attendu que mes yeux se fissent à l'obscurité puis je me suis dirigé vers le père Raquier, debout, appuyé contre un établi ou une forte table. Mes mains ont suivi ses bras et ont rencontré les siennes: mes doigts se sont pris dans l'étrange dessin d'une corde disposée en nœud coulant. Raquier s'est mis à trembler de tout le corps. Je l'ai sorti, roidi de frayeur. La corde s'était prise à une jambe et l'attirait dans le noir. Je l'assis sur son banc de bois et laissai l'air du matin le ventiler, le soleil lui relancer le cœur. La vie lui revenait dans les membres qui s'assouplissaient. J'ignorais ce mimétisme par lequel le corps pouvait ainsi se raidir en se préparant à sa fin. Depuis combien de temps Raquier essayait-il de nouer sa corde, de nouer sa corde, de nouer sa corde...
A présent, il parlait à toute vitesse, sans presque prononcer, fonçant à travers les mots, n'achevant pas les phrases, porté par son émotion, par un besoin de justification, lancé comme une machine à parler et l'enveloppe de cette machine était faite d'un parchemin sillonné de rides, baigné de larmes et de sueur. Le vieux visage ressuscitait et il fallait lui laisser le temps de ressusciter. Son discours confus se doublait, en moi, de ce que j'imaginais du drame. Le mauvais ange! Voilà le mal! Il prononçait cela tandis qu'en moi germait une petite idée qui ne devait pas être fausse.
Je devins plus attentif. Juste à temps pour saisir qu'il avait manqué mourir pour une fausse raison!
Je comprenais maintenant qu'au moment de peindre cette toile, il avait éprouvé pour le garçon une curiosité pas tout à fait pure. Il avait profité du trouble où le plongeait cette adolescence un peu animale pour réussir une œuvre exceptionnelle. Je me souvenais: on eût dit un faune, moitié dieu, moitié bête. Puis ce titre maladroit, le mauvais ange, qui révélait ce qu'il avait éprouvé. Et l'autre, le faune, le dieu, le braconnier, en avait souffert au point, dix ans plus tard, de bouter le feu au tableau et à toute la baraque! Et Raquier n'avait pu admettre qu'il avait blessé quelqu'un par son œuvre. C'était cela. Raquier me serrait le poignet, me répétait tout cela avec des hésitations, des accélérations, des balbutiements et il était à côté de la vraie raison...
L'homme errant, à l'esprit dérangé, n'avait plus toléré l'existence d'un autre sur «ses» terres. Un paranoïaque était né de cet être primitif et Raquier mourait pour rien.
Je me retins de lui clamer la vérité: cela eût rendu son geste dérisoire. Se tromper sur un être et en mourir! Enfiler douloureusement une fausse mort et apprendre qu'il suffisait de passer à côté, que tout était différent de ce que l'on imaginait... Surtout ne rien lui dire!
Immobile à ses pieds, je m'éloignais. Ou plutôt, c'était lui qui prenait ses distances. J'allais le laisser à sa maison intacte et brûlée, à ses histoires, à son passé. Nous nous trouvions sur deux planètes bien distinctes et de l'une à l'autre, plus de moyen de communication. Si, un serrement de mains, le dernier. Son regard vers moi, des fils qui se rompent, le regard, lui aussi, qui se détache: les yeux dans les yeux et il cesse de me voir.
Je me tais, père Raquier. Je me tais.

P.-Ph. C.

Fable pour petits et grands

Le ver de terre et la poule

Un jeune ver de terre,
En étourdi, sortit
La tête entre deux pierres,
Une poule bondit
Caquetant: «Bonne affaire!
Voici mon déjeuner,
Ce petit sot montre le nez sans se [gêner.»
— Pitié! gémit le ver, laissez-moi sur [la place,
Je suis un tout petit, je vous demande [grâce.
— Très cher, résigne-toi, dit la poule [en colère,
Te voilà pris ami,
Tais-toi, fais ta prière,
J'entends sonner midi.

Sachons que la prudence
Et la réflexion
Sont, de toute évidence,
Une protection.

L. Brosset